

17475

N^o 147

15 centimes

LE RASOIR



NECESSAIRE
DE LA VIE



Rédacteur en chef:

CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

17 AVRIL 1875.

Septième Année.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

PARAISSANT TOUS LES QUINZE JOURS.

Dessinateur-Propriétaire

VICTOR LEMAÎTRE

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Abonnement:

Belgique, Un an, franco fr. 4,50
Etranger, Port en sus.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉSIÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue du Midi, 76; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue Vinave, 66. — A Paris, chez M. Jules BENARD, boulevard Ménémontant, 120.

Exposition de peinture

Quelques mots d'introduction : c'est plus solennel, et puis ça sert de repoussoir.

Déjà, lors de l'exposition du Cercle Artistique, nous avons inauguré notre nouveau système de revue satirique breveté S. G. d. G. Nous ne doutons pas que le public connaisseur, séduit par l'élégance de la forme (soyons modeste) et reconnaissant la justesse de nos appréciations, ne fasse bon accueil à nos bouts-rimés.

Une revue de salon, faite à la mode du jour, on sait ce qu'en vaut l'aune : ce n'est pour certains rédacteurs qu'un prétexte pour tailler des réclames aux bons amis les réalistes, (voir *l'Avenir*) ou pour donner de l'air à des théories insensées, en un pathos inintelligible (voir le *Journal de Liège*).

Notre manière de procéder a du moins le mérite de ne pas faire de jaloux : nous blaguons avec une égale bienveillance tous les tableaux sur lesquels un hasard quelconque nous a fait jeter le grappin. A notre dessinateur est dévolu le soin de mettre en relief le côté pittoresque du dessin, au poète incombe la tâche d'interpréter la pensée de l'artiste.

Nous en avons à Liège, et même ailleurs, pas mal de ces grands hommes en herbe que l'immense publicité du *Rasoir* doit infailliblement tirer des ténèbres où ils se morfondent. C'est pour eux que nous exerçons notre sacerdoce, (!!) que nous endossons le harnais pesant de journaliste, comme disent les bourriquets de la presse. Libre à eux de nous bénir dans le fond de leur cœur, nous les dispensons d'avance de toute reconnaissance.

Quant au lecteur, qui a droit à des égards, (pour 15 centimes) nous l'avertissons charitablement — notre préface étant baclée — que nous allons ouvrir les robinets de la poésie.

N° 125. — Gallait. — *Portrait de M. de Laveleye.*

Regard flottant, plume en arrêt !
Si j'ai bien compris sa binette,
Cet homme calcule en cachette
Ce que coûtera son portrait.

N° 365. — Verlat. — *La rentrée au bercaïl*

Tout le troupeau mis en gaité
Hors du tableau pique une tête,
Voyant l'berger qui s'est planté
Au travers du corps sa houlette.

N° 402. — Dillens. — *Kermesse au Zuid-Beveland.*

C'est proprement une cohue
De gens s' baisant malproprement;
Il faudrait avoir la berlue
Pour être tenté d'en faire autant.

N° 99. — Devriendt. — *Charles-Quint à Juste.*

De sa toilette c'est l' prélude
Le coup tendu d' vaut son miroir,
Charles-Quint dans cette attitude
Attend son dernier coup d' rasoir.

N° 506. — Soubre. — *Une famille de nobles devant le conseil de sang.*

Faute d'espace apparemment,
A ce tribunal désagréable
Ceux qui n'ont pu s' placer devant
Vont sans façon derrière la table.

N° 258. — Philippet. — *Repos de chasse.*

Où l'on voit dans un gris bocage
Des chasseurs gris gesticulant;
Pour le public qui l'envisage
C'est un repos bien fatigant.

N° 4. — Agnessens. — *Japonnaise.*

Ce n'est pas qu'elle soit vilaine
Elle fait bien sur ses sabots,
Mais j' dirai qu'en fait d' porcelaine
Je fais peu de cas des magots.

N° 77. — Delperée. — *Charles IX et Catherine de Médicis devant le cadavre de Coligny.*

Loin du cadavre avec raison
Catherine se tient en place ;
On sent, rien qu'à voir sa grimace,
Qu'à Montfaucon ça n' sent pas bon.

N° 120. — Fassin. — *Portraits de M^{lles} Corman.*

Ça crève les yeux cette toile :
Hélas ! sa clarté m' apparaît
Comme la lueur d'une étoile
Qui file, file et disparaît.

N° 166. — Julin. — *Portrait de M. Petit.*

Petit, quoique grand de stature
Doit s' dire en face d' son portrait :
Du moins si c' n'est là ma figure
C'est ma fourrure trait pour trait.

N° 190. — Lenaerts. — *Louis XVII au temple.*

Il n'est rien moins que poétique
Le mal qui ronge cet enfant :
Ses traits le disent clairement,
Il est atteint de la colique.

N° 229. — Minette. — *Soleil couchant.*

Une vieille sur un rocher
Au soleil parle par derrière :
Va-t-en, dit la noire sorcière,
Soleil couchant va te coucher

N° 222. — Marcette. — *Quai de Maestricht.*

Pour peindre un intérieur de ville
A quoi bon s' donner du tourment ;
La perspective est inutile
Lorsqu'on fait dans le bâtiment.

N° 165. — Jernberg. — *Une dillettante.*

Vos deux melons, mademoiselle,
Ont tant de charme pour les yeux,
Qu'on s' demande lequel des deux
A l'autre a servi de modèle.

N° 247. — Nisen, fils. — *Les arracheurs de pommes de terre.*

Sur une ligne symétrique
On voit les fourches manœuvrer,
Ces gens sont de force à damer
Le pion à la garde-civique.

N° 309. — Stallaert. — *Polixène immolée sur le bucher d'Achille.*

Outre sa mise peu soignée
Ce que je remarque surtout,
C'est que, par le peintre couchée,
Elle s'obstine à rester debout.

N° 182. — Kröner. — *Chasse aux Sangliers.*

La lune blottie en un coin
Sonné là-bas du cor de chasse ;
Voilà pourquoi maint marcassin
S'enfuit quand nul chasseur ne passe.

N° 295. — Schonleber. — *Côte de Gènes.*

Sous ce ciel gris de Sibérie
Je sens le contact des glaçons,
Si c'est ainsi qu'est l'Italie
Résignons-nous et grelottons.

N° 101. — Dewilde. — *Le gros lot.*

On a beau gagner les gros lots
On garde certaine misère.
Témoin cet homme dont l' derrière
A pris domicile dans l' dos.

N° 150. — Herbo. — *Duel au bourgogne.*

S'il se trouve si dérangé
C'est que s'étant trompé d'assiette,
Le malheureux peintre a mangé
Le contenu de sa palette.

Feuilles d'Avril...

Ce matin 17 Avril de l'an de grâce 1875, par un mouvement trop vif d'impulsion de ma main droite sur un corps fragile... je m'aperçus en ouvrant la paupière que j'étais loin d'être de bonne humeur, certes.

C'est que, voyez-vous, si la nuit porte comme on dit conseil, par contre elle endosse à la boussole humaine une dose de malaise de naissance anonyme, parfois. Cependant pour ce qui me concerne, la source m'en était connue.

Mais me direz-vous, que peut nous faire, si le thermomètre du contentement ou de son contraire monte ou baisse chez vous à certains jours et heures ?

C'est vrai, mais patientez un peu, alors la chance aidant à ma vivacité, il se pourrait bien qu'après m'avoir laissé dire, j'aurai les succès de vous entraîner à me comprendre et vous attacher à ma peine.

Ceci dit, écoutez et jugez !

Depuis quelque temps une phrase, une seule, se composant de six monosyllabes, lesquels se décomposent par vingt et une lettres plus une exclamation finale, me poursuit à chaque instant de la journée et pour comble me force à être son écho, en m'écriant :

« MON DIEU QUE TOUT EST CHER ! »

Cette vérité, toute grande quelle soit, n'en n'est pas moins pour ma mortelle enveloppe, d'une nature à faire naître des pensées et des réflexions à meurtrir le cœur, comme bien vous le pensez.

Que je passe à l'heure du marché, que vois-je et qu'entends-je ?

Une bonne grosse bourgeoise, dont les joues annoncent que la bonne chère ne lui fait pas souvent défaut, je vois cette bourgeoise pliant sous le faix de ses achats, marchant côte à côte avec une voisine dont le panier à mi rempli atteste la gêne, peut-être plus encore... eh bien, j'entends, dis-je, la première s'écrier à la seconde : « MON DIEU QUE TOUT EST CHER ! » et la pauvre se répond en soupirant : Ah ! madame Bonnevie à qui le dites-vous...

Puis le dialogue continuant :

Le gigot est inabordable, le beurre est en mauvaise qualité aussi élevé que son prix, sans compter que pour cuire et faire frire ces choses, le charbon soutient concurrence de parenté à son arrière petit cousin, le diamant.

Où allons-nous, ma pauvre femme Jeunet, où allons nous ? Et la pauvre Jeunet de répondre à madame Bonnevie, dans un second soupir : je n'en sais rien, oui, oui je n'en... n'en... et le reste de la réponse est engouffré dans un sanglot.

Après cette écoute, je continue mon chemin et viens butter contre une petite charrette sur laquelle l'œil tristement découvre de vieux bois qu'on pourrait à la rigueur appeler MEUBLES.

L'être qui péniblement la traîne a le teint pâle. La blouse qui recouvre son corps tombe sur un assemblage de formes anguleuses qui feraient fuir l'obésité.

Il s'arrête et cherche à rattrapper une respiration que l'épuisement rend difficile à recouvrer.

Soit fatalité que l'on dénomme vulgairement et pour cause... par hasard, pareil sosie arrive en sens inverse et s'arrête à même place.

Tiens, Pierre, qui voilà ! tu démanages ?

Tu le vois bien, Baptiste, et toi ?

De même ma vieille, et se donnant une sympathique et charitable poignée de main, ils s'écrient comme mûs par une même et invisible pensée : il le faut bien ; c'est que vois-tu, outre le pain, mon

CARLOS DE BADAJOZ.

loyer était trop cher: Une niche à Médon pour seize francs le mois. Comprends-tu ?

Que trop, que trop, mon pauvre vieux. Et tu vas maintenant ?

Au diable au vert de l'extrémité de la ville, en prendre une autre moins coûteuse il est vrai, mais qui me forcera à faire trois quarts d'heure de chemin chaque matin pour me rendre à l'atelier.

Et qui forcera toi et moi dit l'autre, à rendre de fréquentes visites au sabotier, car vois-tu...

Compris dit l'autre, pour nous les déshérités du sort... les cordonniers sont, bigre...

Et j'entendis ces deux travailleurs répéter à l'unisson la plainte de madame Bonnevie :

Mon Dieu que tout est cher !

Sur quoi, et par crainte de rencontrer d'autres misères, je rentre chez moi de plus mauvaise humeur encore, en me répétant :

« MON DIEU QUE TOUT EST CHER ! »

Connaissez-vous Socrate, le sage des sages ?

De nom oui, me sera-t-il répondu par beaucoup si pas par tous.

C'est tout comme moi.

Or, si vous avez oui parler de ce grand philosophe, vous avez sans nul doute entendu dire, qu'un jour il répondit à de mauvais plaisants qui riaient de lui voir faire construire une petite maison pour un si grand homme, il répondit, dis-je : qu'elle était assez grande, peut être trop encore pour la remplir d'amis véritables.

Je ne suis pas Socrate, loin de moi l'ombre de cette pensée, mais comme lui j'ai pareille demeure.

Un carré de trois mètres, pas d'avantage, ce n'est pas trop j'aime à le croire, mais ce pourrait être un peu trop peu, pardonnez-moi ce pléonasme puisqu'il peint mon idée.

Cette cellule que la Société appelle demeure, par dérision sans doute, voit matin et soir, soir et matin, ma joie ou non, entend mes chants ou mes plaintes, mais chose qu'elle n'y voit jamais, c'est... devinez-le... voyons... allons je dois vous le dire, si par délicatesse nous nous taisiez, c'est d'y voir briller le métal pour qui certains vivent et d'autres meurent, l'or enfin.

Est-ce un bien, est-ce un mal? Je laisse au temps, ce marcheur infatigable, le soin de me conduire à mon destin. Ceci dit, j'arrive à reprendre au point où je rentrais chez moi (lisez : chez moi, sans rire.)

Assis à peine et pour chasser quelque peu les idées noires qu'avait fait naître en ma pauvre cervelle le spectacle de la rue, ma première action fut de saisir ma pipe et de fumer une pincée de modeste petit caporal.

Oh! ne riez pas, je vous prie, c'est ainsi, et reprenez-le bien ce plaisir, tout innocent qu'il apparaisse de prime-abord, est plus souvent qu'on ne pourrait le croire, l'épouvantail qui chasse au loin les noirs soucis.

Donc, goûtant et contemplant avec délice chaque bouffée qui s'en allait en spirale sinieuse vers le ciel peu éthéré de ma chambre, j'eus pour comble de charme, le plaisir d'entendre chanter par mon voisin de face, une chanson qui tenait sur une phrase et sans variante d'air :

SI J'ÉTAIS ROI...

Ce chant, malgré son uniformité, ne me déplaisait point, mais, car il y a presque toujours en tout et pour tout un mais, j'eusse été sans trop d'indiscrétion, désireux de connaître ce qu'il eût fait si son refrain vingt fois répété, se fut réalisé.

Une idée se fait jour parfois chez l'un en même temps qu'elle éclate chez l'autre, et cette correspondance, qui n'est pas un phénomène, mais simplement un effet bizarre de la nature, fut ici le cas qui se produisit.

J'entendis donc comme pour répondre à mon désir, de la femme de mon voisin le chanteur, l'interrogation suivante :

Eh bin, Crépin, eh bin mon homme, que ferais-tu si t'étais ce que tu chantes ?

Pardique, répondit celui-ci, tout en continuant de battre la semelle qu'il avait sur les genoux, je me ferais du lard...

Et moi que deviendrai-je ? lui répliqua l'interlocutrice. Dame ! répondit Crépin, je l'en ferai avec et à tout le monde aussi.

Sur quoi et tout en constatant que dans cette généreuse pensée l'égoïsme par le moi, en tête, perçait encore, j'éteignis ma pipe, fermai ma lucarne et m'étendis doucement dans mon lit.

SI J'ÉTAIS ROI...

Si... septième note de la gamme en même temps que conjonction conditionnelle, fut le mot heureux,

« ceci grâce à mon voisin Crépin, » qui charma mon sommeil. Contrairement au pêcheur de la plage, je n'écrivis pas ces trois mots dans le sable, non, le sable est trop mouvant, surtout pour y asseoir le loyal trône qui par non sens se dit : royauté, mais je mis bel et bien à décréter « en rêve ne l'oubliez pas. »

Mon premier fut celui-ci.

Nous Chicor II, par souvenir d'un refrain et sous l'influence d'un bienfaisant sommeil, voulant augurer dignement l'éphémère instant de notre règne, décrétons ce qui suit :

Comprenant que le silence est chose indispensable pour que la main droite ignore le bien que fait humainement la main gauche, et que cette dernière ne voie jamais le mal commis par la première, nous nommons en récompense des services rendu à la chose, MAROTTE de notre ordre, tous ceux qui chaque jour donnent la publicité à nos plus petits faits et gestes.

Notre ministre des hors-d'œuvres est chargé du présent décret.

Et d'un !

Voici mon second, sans formule pour arriver plus vite à l'essence.

Considérant que la plus belle œuvre à réaliser dans le siècle d'obscurité où nous vivons, nous monarque bien né, est le couronnement, non de notre auguste personne, mais de l'édifice masquin de la fraternité, ordonnons :

1° La transformation de tous nos arsenaux et magasins en vastes greniers d'abondance dont l'inutilité est réclamée.

2° Que nos forts et la grande étendue de terrain qui les entoure soient de suite la propriété des cultivateurs qui n'en sauront que faire.

3° Que les casernes et écoles militaires où s'enseignent les manœuvres et ruses prompts à donner la mort à ceux dont le droit de vie nous appartient, deviennent le foyer vivant de l'ignorantisme par l'inexcellentissime charabia qui exposeront des êtres ennemis du progrès.

4° Enfin, que le fisc rende au lieu de prendre afin de nous enrichir davantage, et tout sera ainsi pour le mieux dans le plus mauvais des règnes.

Au moment où je faisais signe de la main à mon garde des sots d'apposer le blanc-seing de notre contre seing... je fus saisis par... le réveil. Hélas ! adieu beau rêve de prospérité, de gloire et de grandeur.

Veau, vache, cochon, couvée, dirait Perrette, mais elle n'était que laitière et moi... roi.

Voisin, de grâce, ne chantez plus pareil refrain à l'heure où j'irai me livrer aux bras de Morphée. Voyez les conséquences de votre chant.

Une fièvre de cheval qui m'aurait fait boire à sec le torrent de l'ambition.

Si parfois vous oubliant, nous redisiez ce refrain à l'heure fatale, j'aurai soin de ne pas m'endormir pour éviter un second rêve de... Si j'étais roi.. !

CHICOT, II.

PAVILLON DE FLORE.

Vendredi a eu lieu le bénéfice de M. I. Ruth, le directeur-gérant. Une foule compacte assistait à cette soirée. Tout le monde a voulu témoigner sa gratitude envers l'infatigable directeur. La nouvelle œuvre qui fait courir tout Paris et tout Bruxelles La maîtresse légitime de Davyl, a eu un franc et légitime succès.

Le temps nous manque pour les détails, mais nous y reviendrons longuement dans notre prochain N°.

EGO.

Nous apprenons avec plaisir que notre concitoyen M. Depoitier, vient d'être appelé de nouveau à la direction du théâtre de Verviers. Cette décision, prise à l'unanimité par le conseil communal de Verviers, prouve assez les sympathies que s'est attirées l'intelligent et consciencieux artiste qui, non content de se faire applaudir comme chanteur, a voulu et est parvenu à réunir tous les suffrages comme administrateur.

Si les Verviétois, contrairement aux malheureux et infortunés Liégeois, n'ont eu qu'à se louer de leur dernière saison théâtrale, une bonne part en revient à la toute charmante et toute gracieuse fauvette que nous avons applaudie il y a quelques années sur notre scène, Mme Depoitier, dont les représentations n'ont été qu'un sujet continu d'ovations couronnées dernièrement par un bénéfice prestigieux, a rendu désormais les verviétois difficiles, et fait la tâche bien ardue à l'artiste qui la remplacerait dans son emploi.

M. et Mme Depoitier sont actuellement à Cherbourg en représentation, où ils recevront sans nul doute un accueil digne de leur talent.

BIBI.

Pensées panachées.

Les honnêtes gens sont comme les carrières : Ils se font exploiter.

+

Mieux vaut tomber amoureux fou que d'un sixième étage.

+

O vous, chers coiffeurs ! suivez toujours ce sage conseil :

Peignez et vous serez considérés.

+

Quand la patrie est en danger, il vaut mieux secourir son pays, que se courir à l'étranger.

+

Si l'on vous donne une pièce fausse, passez la toujours à un aveugle.

(C'est peut-être canaille, mais les temps sont si durs !)

+

Les charcutiers vendent bien de l'oreille de cochon, mais ils n'entendent pas du tout de cette oreille-là.

+

Axiome du parfait tanneur :
Le tan c'est de l'argent.

CH. DESMARETS.

ANNONCES.

SOCIÉTÉ D'ESCRIME SAINT-GEORGES.

GRAND ASSAUT D'ARMES

Donné le 18 Avril 1875, à 11 heures du matin,
AU CASINO GRÉTRY,

Avec le concours de M. BAILLY, professeur d'escrime,
Au profit de la Tombola de bienfaisance.

PRIX D'ENTRÉE :

1 fr. par personne; places réservées 2 frs.

On peut se procurer des cartes à la Société Saint-Georges, Café Vénitien, à la Salle d'armes, au Casino Grétry, au Sport, à la Tombola, à la Taverne anglaise, à la Renaissance, chez M. Dewaayen, rue Pont-d'Île, chez M. Pavard, rue de l'Université, chez M. Servais, rue Pont-d'Île et au Café de l'Alliance, boulevard de la Sauvenière.

Pour la Commission :

Le Secrétaire,
X. GUSTIN.

Le Président,
H. ORBAN.

J. LE ROUSSEAU

Horloger-Bijoutier,

(BREVETÉ)

Montres, Pendules, Horloges, Chaines et Bijouteries.
Vente, échange et réparations.

43, rue Sur-Meuse, en face du Pont-des-Arches, 43

GEORGES ISTA

AGENT DE CHANGE,

place du Théâtre, 11, maison DELAME-FRÉSART.
Opérations de change et ordres
de Bourse.

AU PRINCE DE PRUSSE.

ROSALIE GALHAUSEN,

RUE GRÉTRY, 15,

TABACS ET CIGARES.

Il vient de paraître chez DESIRE,

PASSAGE LEMONNIER,

Une brochure à propos la note allemande, par
Jean FONTAINE. Prix : 30 centimes.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12.



205

106

159

cul-de-jatte japonais

313

338

190

258

20

82

Après l'incendie

L'ecole du choyt dans l'herbe

Rendez-vous de chasse portraits rivaudos

PHILIPET
Kégle 1815

G. Benduyts

244

15

222 Effet de craie

320

51

un cable sus maria

Schamer

Kéglis habent

Gabriel

carrousel

Terre de pipe

E. Baes

puisseau

Y. Demostriats

La palette en gouvette

Herbo

E. Blanc-Garin

Le triomphe du rouge anglais

X. Dubois

Machette pour de voir
Trop lard & la soupe

à le bras long

Heureux les habitants des citernes

Cosman

226

Influence du voyage de Philippet

L. Hendorfs

M. Loulay

E. Blanc-Garin

V. Four 18

M. Bechar

A. Marcelet

des ceus su' plât

Marie ou port d'air

184

un bal de poule

J. Lambrechts